



**HAL**  
open science

# L'affleurement du contre-texte chez Volochinov et Bakhtine

Serge Rolet

► **To cite this version:**

Serge Rolet. L'affleurement du contre-texte chez Volochinov et Bakhtine. La Lecture littéraire, 2014, Le contre-texte, 12. hal-01411280

**HAL Id: hal-01411280**

**<https://hal.science/hal-01411280>**

Submitted on 7 Dec 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'affleurement du contre-texte chez Volochinov et Bakhtine

Serge Rolet

Article paru dans *La lecture littéraire*, n° 12, *Le contre-texte*, textes réunis par Alain Trouvé, Reims, mai 2014, pp. 17-30.

Si on essaie de faire résonner « contre-texte » avec la pensée de Valentin Volochinov et de Mikhaïl Bakhtine, ce sera dans un sens très différent de celui que proposait initialement Anne Clancier. En effet, l'idée même de l'inconscient est totalement étrangère à Volochinov et à Bakhtine<sup>1</sup>.

La philosophie du langage de ces deux auteurs, tout imprégnée de l'organicisme romantique, magnifie l'unité, le tout, le lien<sup>2</sup>. Les relations dialogiques, dont la polyphonie dostoïevskienne donne l'exemple littéraire idéal, et unique, s'établissent entre « des consciences pleinement qualifiées ». L'altérité se dit en plusieurs sens, et celui que lui donnent V.-B. n'est pas celui de la psychanalyse. Que toute intervention verbale soit pleine de « mots d'autrui » ne permet pas de conclure que la psyché soit divisée. Pour V.-B., rien n'échappe à la conscience, et la compréhension d'un énoncé donne accès à la totalité de son sens. Aussi vaut-il mieux ne pas lire « Bakhtine » (Bakhtine lui-même, et ses hétéronymes supposés) dans la perspective de Kristeva, comme on le fait en France depuis les années soixante<sup>3</sup>. Alors que, vue d'Occident, la figure biographique et intellectuelle de « Bakhtine » était enveloppée d'un épais mystère, Kristeva a interprété à ses propres fins, en fonction des enjeux de la « théorie du texte », ce que, à sa suite, l'usage a nommé en français le « dialogisme »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Bien que la pensée de ces deux auteurs diffère sur quelques points, on peut considérer qu'elle est *en gros* la même sur une partie des questions qui seront abordées ici. Dans ce cas, on trouvera dans la suite « V.-B. », en lieu et place de « Volochinov et Bakhtine ». Sur la question de l'attribution de plusieurs ouvrages, dont *Marxisme et philosophie du langage*, à l'un ou à l'autre des membres du groupe informel improprement appelé, après coup, « cercle de Bakhtine » (Bakhtine n'y occupait pas de position centrale), cf. : la préface de Patrick Sériot à VI (voir *infra*, la bibliographie), pp. 36-47. P. Sériot y dresse l'état de la question, avant de prendre position, dans le cas de *Marxisme et philosophie du langage*, en faveur de la « paternité » de Volochinov.

<sup>2</sup> Cf. : Sériot (1999).

<sup>3</sup> Dans bon nombre de travaux universitaires parus en France au sujet du « dialogisme », on continue à lire « Bakhtine » à partir de Kristeva, ignorant à peu près complètement les documents et études publiés depuis quelque vingt ans. C'est par exemple le cas de la contribution à la question du dialogisme proposée par le « Groupe de recherche Fabula » (URL : <http://www.fabula.org/atelier.php?Dialogisme>). L'article, long de 3000 signes, ne contient aucune citation de Bakhtine lui-même, mais en contient une de Kristeva, qui occupe plus du tiers du texte : « Le discours de l'auteur [de roman polyphonique] est un discours à propos d'un autre discours, un mot avec le mot (...) (non pas un métadiscours vrai). Il n'y a pas de troisième personne unifiant la confrontation des deux : les (discours) contraires sont réunis, mais non pas identifiés, ils ne culminent pas dans un "je" stable qui serait le "je" de l'auteur monologique. Cette "dialogique" de coexistence des contraires, distincte de la "monologique" (qui postule le *tertium non datur*) et que Freud découvre dans l'inconscient et dans le rêve, Bakhtine l'appelle, avec une perspicacité étonnante, logique du rêve », etc. (Kristeva (1970), p. 15). Il n'y a pas de perspicacité particulière à parler ici de « logique du rêve », puisqu'il s'agit du célèbre « rêve de Raskolnikov ». Ce moment est évoqué par Bakhtine pour illustrer la dimension carnavalesque des romans de Dostoïevski, nullement dans une perspective psychanalytique. Le rêve est le pont qui permet à Kristeva de passer de l'un à l'autre, de manière forcée.

<sup>4</sup> On compte près de 30 occurrences du mot « dialogisme » dans « Une poétique ruinée ». Précisons que le terme correspondant en russe est absent des travaux de V.-B., à une seule exception près. On trouve dans la monographie de Bakhtine sur Dostoïevski « *Ètot dialogizm Grossman sklonen ob''jasnjat'...* » (littéralement : « Ce dialogisme, Grossman est enclin à l'expliquer »), que Guy Verret traduit fort opportunément par : « De cette pratique du dialogue L. Grossman est enclin à chercher l'explication... », B3, p. 23). Pour Bakhtine, le « dialogisme » caractérise donc une autre pensée que la sienne.

Le contre-texte sera donc pensé en dehors de toute référence au transfert, aux affects, aux fantasmes inconscients et à la division du sujet, et sollicitera les travaux de V.-B. portant sur la présence des « mots d'autrui » dans l'œuvre verbale. Si néanmoins on veut trouver un point commun entre l'hypothèse première du contre-texte et les écrits de V.-B., on partira de l'idée que le texte suscite une « réaction ». L'énoncé, en effet, pour Volochinov comme pour Bakhtine, est avant tout, comme le souligne Mikhaïl Gasparov, « réaction à la parole [d'autrui] »<sup>5</sup>.

Avant d'évoquer ce que V.-B. peuvent apporter à la théorie du contre-texte, il faut prévenir une objection préalable : « texte » est à peu près absent de leurs travaux. On en trouve bien quelques occurrences, mais une étude d'ensemble conduit à conclure que « la notion même de texte est radicalement étrangère à Bakhtine », aussi bien qu'à Volochinov<sup>6</sup>. Comment le moulin du contre-texte trouverait-il du grain à moudre là où il n'y a même pas de texte ? Dans l'histoire de la notion de contre-texte, imaginée par analogie avec celle de contre-transfert, le contre-texte est second par rapport au texte, comme le contre-transfert l'est par rapport au transfert. L'hypothèse proposée ici est que V.-B. apportent quelque chose à l'idée du contre-texte, bien qu'ils rejettent le concept de texte, ou, à l'inverse, dans la mesure même où ils le rejettent. Pour pouvoir s'articuler avec leur conception du langage, il faut que l'idée du contre-texte soit méthodologiquement première.

Alors que, dans *Marxisme et philosophie du langage*, « contexte » revient des dizaines de fois, « texte » apparaît seulement à deux reprises. La seconde occurrence du mot, à la fin du livre, n'a pas d'intérêt pour nous, puisque ce que Volochinov appelle « le texte » n'est rien d'autre que le corps de l'ouvrage, par opposition à sa conclusion : « Nous serons bref. Tout ce qui est essentiel se trouve dans le texte lui-même, et nous essaierons d'éviter les répétitions<sup>7</sup>. » Reste la première occurrence. À propos de « la compréhension inévitablement passive » de la langue, étudiée par le « philologue linguiste », Volochinov écrit : « Il en résulte une théorie de la compréhension foncièrement fautive, qui est à l'origine non seulement des méthodes d'interprétation linguistiques des textes, mais aussi de toute la sémasiologie européenne<sup>8</sup> ».

Chez Bakhtine, « texte » est presque aussi rare que chez Volochinov. On trouve dans le recueil *Esthétique et théorie du roman* 30 occurrences de « texte », dont la moitié (14) dans les remarques conclusives de l'étude *Formes du temps et du chronotope*, écrites en 1973. Dans l'étude elle-même, qui date de 1937-1938, on ne rencontre qu'une fois le mot « texte », dans une acception particulière : il s'agit, chez Rabelais, des prières des moines<sup>9</sup>. Dans les travaux de Bakhtine où la question de l'interaction verbale dans la littérature donne lieu aux réflexions les plus approfondies, le mot « texte » n'apparaît pas. Dans « Du discours romanesque », on trouve « texte » cinq fois, la première dans le sens de « document écrit » (« [...] tout son texte pourrait être émaillé de guillemets »), les autres dans des exemples de « parole autoritaire » : le texte, c'est le texte sacré<sup>10</sup>. Ces emplois rares et marginaux

---

<sup>5</sup> Cf. : Gasparov (2002) p. 37.

<sup>6</sup> Depretto (1997), p. 12.

<sup>7</sup> V2, p. 460.

<sup>8</sup> *Idem*, p. 269.

<sup>9</sup> Mikhaïl Bakhtine, « Formes du temps et du chronotope », dans le même volume que *B1*. La traduction proposée (« le nombre des leçons et prières ») fait l'économie du mot « texte ».

<sup>10</sup> M1, p. 128, et pp. 160-162-163. « Discours », ici, de même que dans le titre en français de l'article de Volochinov « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », est la traduction de « slovo ». Le *slovo* est à la fois le mot (sens premier des dictionnaires bilingues), et tout aussi bien, en fonction du contexte, le verbe, la parole, le langage de quelqu'un, mais non « le discours ». Sur la perplexité des traducteurs face à « la ronde endiablée » que mènent les termes centraux du vocabulaire de Volochinov, dont aucune définition n'est jamais proposée, cf. : P. Sériot, in V2, p. 18. Les mêmes remarques s'appliquent à Bakhtine. Sur les premières

n'apportent rien à notre connaissance de ce qui, chez Bakhtine, permet d'imaginer ce que « contre-texte » pourrait vouloir dire. Dans *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Bakhtine emploie le mot « texte » deux fois. Le mot apparaît d'abord, comme dans *Esthétique et théorie du roman*, pour désigner les textes sacrés<sup>11</sup>. « Texte » revient dans le cinquième chapitre, où Bakhtine évoque, pour la rejeter, l'approche linguistique de la parole (« *slovo* ») dans la littérature.

Finalement, le seul opus de Bakhtine où il soit vraiment question du texte, c'est le fragment inachevé (les idées sont souvent présentées dans un style télégraphique) intitulé « Le problème du texte » (1959-1961), seul écrit de l'auteur dans lequel « texte » est plus fréquent que « contexte »<sup>12</sup>. La notion de texte y est des plus élastiques. « Le texte (oral ou écrit) en tant que donné premier de toutes ces disciplines [c'est-à-dire la linguistique, la philologie, les études littéraires, S.R.], et plus généralement de toute la pensée de la philologie et des sciences humaines (qui inclut même la pensée religieuse et philosophique qui est à sa source) ». Le texte, ici, c'est l'ensemble des sources, le corpus des sciences humaines dans sa totalité. Un peu plus loin, Bakhtine passe au « texte "implicite" » que constituent les œuvres d'art non verbales, dans une définition large du texte comme « tout ensemble cohérent de signes ». Son attention va ensuite au « texte comme énoncé, inséré dans l'échange verbal (dans la chaîne des textes) d'une sphère donnée ». Le texte est alors « une sorte de monade, qui reflète en elle-même tous les textes (à la limite) d'une sphère de sens donnée ». On peut s'étonner de la fréquence inhabituelle du mot « texte » dans ce fragment tardif, alors que la pensée de Bakhtine n'a pas changé depuis les années trente. À la faveur, peut-être, de l'air du temps, Bakhtine semble vouloir arracher à « la linguistique », son adversaire de toujours (et celui de Volochinov), un terme qu'il lui avait jusqu'ici abandonné.

V.-B. n'ont pas besoin du texte. Dans « Le problème du texte », Bakhtine dit : « La notion de "texte" correspond mal à l'essence du tout de l'énoncé »<sup>13</sup>. « Le tout de l'énoncé », autrement dit son « achèvement » est ce qui « rend possible une réaction à l'énoncé »<sup>14</sup>. La réplique d'un dialogue doit ainsi être marquée par un « dixi » au moins implicite pour que la contre-réplique puisse advenir. L'hypothèse selon laquelle le locuteur peut être interrompu ou mal compris n'est pas envisagée. Les relations dialogiques dont il est question ici sont celles, idéales, que prévoient les usages réglés du groupe social. Le texte en tant qu'énoncé clos ne peut pas être « achevé », dans le sens que ce mot prend ici<sup>15</sup>. « Dans la vie réelle du langage parlé, toute compréhension concrète est *active* [...]. La compréhension ne mûrit que dans la réponse »<sup>16</sup>. De même, « tout énoncé monologique, y compris un document écrit, est un élément inséparable de l'échange verbal. Tout énoncé, même sous forme écrite achevée, répond à

---

traductions et interprétations de V.-B. en France et leur contexte intellectuel, fortement marqué par la théorie de l'énonciation, cf. : Huser Khomiakov (2003) et, dans le même numéro, Zbinden (2003). Sur la traduction de quelques autres termes bakhtiniens en français, et leur fortune dans les travaux contemporains, cf. : Nowakowska (2005).

<sup>11</sup> Dans B2, on trouve 4 occurrences de « texte » dans ce sens : « les textes évangéliques » (2 fois, ch. 1) ; « les textes sacrés » (2 fois, ch. 4).

<sup>12</sup> B3. Todorov (1981) donne l'impression que la notion de texte est centrale, ou au moins courante, chez B.-V.. Dans cet ouvrage, « texte » apparaît soit dans les commentaires de Todorov aux passages cités, soit dans des extraits tirés de B3 (pp. 31 et 35).

<sup>13</sup> B3, pp 355.

<sup>14</sup> M. Bakhtine, « Les genres du discours », dans le même volume que B3, p. 283.

<sup>15</sup> Comme souvent dans le vocabulaire de V.-B., « achèvement » a plusieurs sens. On sait que le non achèvement des personnages est, chez Bakhtine, l'un des indices de la polyphonie : les personnages de Dostoïevski, selon lui, ont le dernier mot sur eux-mêmes. En leur absence, autrement dit sans qu'ils puissent répondre, l'auteur ne formule aucune conclusion à leur sujet.

<sup>16</sup> B1, p. 104. Todorov écrit : « Le sens n'est rien d'autre que la réponse » (1981, p. 85).

quelque chose et attend à son tour une réponse »<sup>17</sup>. L'œuvre verbale n'est pas un système qu'il serait possible d'étudier de manière isolée. Même si Volochinov se réfère brièvement à « la totalité organique » du roman, à son évolution selon des lois propres, c'est pour affirmer la relation étroite de cette évolution avec celle de l'ensemble de la littérature<sup>18</sup>. L'œuvre doit être mise « en rapport avec l'unité concrète de la vie littéraire »<sup>19</sup>. Pour V.-B., la littérature n'est pas une collection de textes, et si elle a une histoire, ce n'est pas l'histoire des textes, mais plutôt l'histoire des genres. Considéré comme texte, l'énoncé ne connaît que le système abstrait de la langue, et le style de l'auteur ; il ne suscite aucune réponse, n'appelle pas de « contre-parole »<sup>20</sup>. Le texte exclut tout contre-texte.

Dans les termes mêmes de V.-B., « texte » est un mot d'autrui, trop marqué par les accents, par les intentions monologiques, que les « philologues-linguistes » et les « prêtres » y ont placés<sup>21</sup>. Le « texte » des philologues, tel que V.-B. le décrivent dans les années trente, est aveugle à ce qui intéresse nos auteurs : l'interaction verbale, ce que Bakhtine appelle quelquefois « la parole vivante »<sup>22</sup>.

Ce refus du texte ne signifie pas du tout que le principe dialogique soit incompatible avec l'idée du contre-texte. Pour faire écho au célèbre « Il n'y a pas de hors-texte » de Derrida, on pourrait dire que pour V.-B., « il n'y a pas de texte », mais seulement le contre-texte. Il faut simplement débarrasser le contre-texte de la notion même de texte, ne pas penser le contre-texte comme un autre texte : cela reviendrait à le couper de toute interaction avec la verbalité sociale. Si la littérature est contre-texte, c'est donc uniquement au titre du « contre ». Le « contre » défait le texte de ce qu'il a de monologique et de clos. L'œuvre littéraire, comme tout énoncé, doit être envisagée dans le flux dialogique continu des échanges verbaux : « Le texte en tant qu'énoncé », tel est la question posée par Bakhtine dans « Le problème du texte »<sup>23</sup>. Le contre-texte n'est en rien coupé des « genres de la parole » de la vie quotidienne (adresser une prière, donner un ordre, remercier, prendre congé, etc.), dont le caractère dialogique est d'emblée perceptible<sup>24</sup>. Pour V.-B., il n'y a pas de « littéarité » et sur ce point, l'opposition au formalisme est totale<sup>25</sup>. Mais l'œuvre littéraire n'est pas pour autant un énoncé tout à fait comme les autres.

Nos deux auteurs ne parlent pas de la spécificité de la littérature de la même manière, ce qui donne au contre-texte des contours différents<sup>26</sup>. La question, difficile à trancher, se pose du degré de correspondance entre ces deux images virtuelles du contre-texte.

Volochinov dit que dans la littérature (littéralement « l'œuvre poétique »), la parole « ne se trouve pas et ne peut pas se trouver, par rapport à l'ensemble des moments du contexte extra-verbal, par rapport à l'ensemble de ce qui est immédiatement vu et connu, dans une dépendance aussi étroite qu'il l'est dans la vie. [...] Une partie importante de ce qui, dans la vie, restait en dehors des limites de l'énoncé doit trouver désormais un représentant verbal »<sup>27</sup>. L'enjeu est ici de comprendre comment la littérature supplée cet élément essentiel de la

---

<sup>17</sup> V2, p. 267.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 151. Volochinov parle même de « la structure » de l'œuvre (cf. V1, pages 204-205).

<sup>19</sup> V2, p. 281.

<sup>20</sup> *Idem*, p. 339.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 270.

<sup>22</sup> Par exemple dans B1, p. 100 : « *živoe slovo* » (« parole vivante ») est traduit par « discours vivant ».

<sup>23</sup> B3, p. 312 (souligné par Bakhtine).

<sup>24</sup> « Genres de la parole » est la traduction proposée par P. Sériot pour rendre le titre de l'article de M. Bakhtine « *Rečevye žanry* », de préférence à celles qu'ont choisies Todorov (1981) : « Les genres discursifs », et Alfreda Aucouturier : « Les genres du discours » (même volume que B1), pp. 263-308. Cf. : P. Sériot (2008).

<sup>25</sup> Cf. : Todorov (1981), p. 125.

<sup>26</sup> Todorov a présenté les travaux signés par Volochinov comme des ébauches des réflexions plus abouties publiées ultérieurement par Bakhtine sous son propre nom.

<sup>27</sup> V1, p. 200.

communication qu'est « la situation concrète », sur le fond de laquelle apparaît l'énoncé quotidien ; enjeu décisif, puisque pour Volochinov le sens est totalement contextuel et que les signes sont produits non par l'individu, mais par « le groupe social »<sup>28</sup>. Dans l'œuvre poétique, il existe bel et bien un « horizon commun » entre le locuteur, l'auditeur et le héros. La sphère extra-verbale n'est pas en dehors de la littérature : l'auteur « ne prend pas ses mots dans un dictionnaire », il les choisit de telle sorte que le lecteur puisse percevoir les évaluations sous-entendues dont le héros est porteur<sup>29</sup>. L'auditeur n'est pas le lecteur, le public réel : il est choisi par l'auteur, et son accord ou son désaccord avec l'énoncé littéraire détermine la « métaphore d'intonation » qui indique l'évaluation de l'énoncé<sup>30</sup>. L'auditeur fait partie, comme le héros, de la structure interne de l'œuvre. Tous deux sont les instances de mobilisation de l'implicite. La spécificité de la littérature (la virtualité pure de la situation extra-verbale) n'empêche donc pas que l'énoncé y fonctionne en fin de compte comme dans « la vie » : l'œuvre poétique est un enthymème au même titre que l'énoncé du quotidien. Si, selon le programme proposé ici, on tente de greffer l'idée du contre-texte sur la pensée de Volochinov, le contre-texte sera l'énoncé dans son unité, l'énoncé achevé, « pourvu de signification », qui réunit ses deux parties, la partie verbalement réalisée, et la partie sous-entendue<sup>31</sup>. Il faudrait simplement ne pas prendre le contre-texte dans une perspective dialectique. Le contre-texte n'est pas le troisième terme qui dépasse une opposition : l'énoncé verbalement réalisé n'est pas en contradiction avec l'implicite, il le suppose.

On voit que le lecteur est ici totalement absent. Dans la configuration de Volochinov, ce n'est pas le lecteur qui, réagissant à « l'œuvre poétique » de l'extérieur, produit le contre-texte. Il ne peut en être autrement : comment un lecteur non choisi, inconnu de l'auteur pourrait-il partager avec lui l'implicite de la situation extra-verbale ? On voit aussi que, dans « La parole dans la vie et la parole dans la poésie », l'originalité profonde de la littérature n'est pas clairement liée à la dialogisation des relations verbales.

Bakhtine décrit la spécificité de la littérature à partir de l'idée qu'elle est constituée par les mots d'autrui. Ce trait n'est pas particulier à la littérature ; il caractérise le langage en général. Mais la présence des mots d'autrui dans l'œuvre verbale est plus subtile, plus profonde qu'ailleurs.

« En entrant dans la littérature et en participant à son langage, les dialectes perdent, évidemment, leur qualité de systèmes socio-linguistiques fermés ; ils se déforment, et, somme toute, cessent d'être ce qu'ils étaient en tant que dialectes. Mais ces dialectes, d'autre part, conservent en entrant dans le langage littéraire leur élasticité dialectologique, leur langage "autre", aussi déforment-ils le langage littéraire où ils ont pénétré (lui aussi cessant d'être profondément original), à cause de leur système socio-linguistique clos. Le langage littéraire est un phénomène profondément original, comme aussi la conscience linguistique de l'homme doté de culture littéraire, qui lui est corrélée. En lui, la diversité intentionnelle des manières de parler (qui existe en tout dialecte vivant et fermé), devient diversité des langages. Il ne s'agit plus d'un *langage*, mais d'un *dialogue de langages*. »<sup>32</sup>

Ce passage célèbre est loin d'être clair : comment un dialecte qui a « perdu » son « caractère fermé » peut-il déformer un autre langage en raison même de ce caractère fermé ? Comment penser la différence entre l'homme cultivé et l'homme ordinaire, et ses conséquences

---

<sup>28</sup> Sur la conception du groupe social chez Volochinov, et sa proximité avec la pensée de de Bonald, cf. : Sériot (2007), pp. 97-98.

<sup>29</sup> Dans la pensée de V.-B., toute évaluation « vivante » (dialogique) porte sur des énoncés qui désignent un objet quelconque. La parole étant toujours parole de quelqu'un, l'énoncé de l'œuvre poétique est incarné : l'évaluation a « le héros » pour « objet ». Cf : B, p. 214.

<sup>30</sup> V1, pp. 205-208.

<sup>31</sup> *Idem*, p. 67.

<sup>32</sup> B1, p. 115 (souligné par Bakhtine). Traduction modifiée.

éventuelles, notamment sur la notion de « groupe social », de « collectif », présent chez Bakhtine comme chez Volochinov ? Il n'empêche, on comprend le statut particulier de la littérature (on a envie de parler de sa structure, terme étranger à Bakhtine) dans la diversité des parlers. Le paysan comme le notaire, chacun équipé de son langage, c'est-à-dire de celui de son groupe social, évolue au contact de représentants d'autres groupes. Dans le dialogue qui peut se nouer entre eux, chacun gardera sa manière de parler, en adaptant à la marge ses propos à son interlocuteur, en lui empruntant au besoin quelque tournure, mais leurs langages resteront distincts, leurs consciences, chacune accrochée à l'inébranlable vérité de sa vision du monde. Seul « le langage littéraire » (en réalité Bakhtine ne parle que du roman et des genres apparentés), a la capacité d'établir entre ces langages des relations dialogiques<sup>33</sup>. Dans la perspective de Bakhtine, il ne pourrait y avoir vraiment de contre-texte que dans la prose romanesque.

La prose, dit Bakhtine, s'est historiquement constituée à partir de la diversité des manières de parler, de la pluralité éventuellement discordante des visions d'un même objet. Alors que la représentation poétique « oublie l'histoire de la conception verbale contradictoire de son objet, et le présent tout aussi plurilingue de cette conception », la prose romanesque « s'oriente dans le "déjà dit", le déjà connu<sup>34</sup>. Cette opposition donne lieu de la part Bakhtine à quelques rares concessions. Il reconnaît qu'« une image dialogisée [...] peut trouver sa place dans tous les genres poétiques », mais affirme néanmoins que « c'est dans le genre romanesque, et là seulement, qu'elle peut se développer, devenir complexe et profonde, et en même temps atteindre à sa perfection littéraire »<sup>35</sup>. La poésie évolue idéalement dans l'univers d'un seul langage, alors que la prose romanesque et péri-romanesque est saturée des mots d'autrui, de leur « stratification » et des visions du monde que véhiculent les diverses manières de parler.

Plus que tout autre, le langage du prosateur est dialogiquement corrélé à cette Tour de Babel, au sens où les dialectes sociaux le « déforment », mais surtout au sens où, dans la prose, « l'instance sémantique dernière » ne peut se manifester qu'à travers l'expression d'intentions, de visions et de valeurs étrangères<sup>36</sup>. « Le prosateur, quant à lui, tente de dire dans le langage d'autrui ce qui le concerne personnellement »<sup>37</sup>. Les mots du roman sont « bivocaux ». Mais les mots d'autrui, chargés d'accents étrangers, que l'auteur cherche à s'approprier, en plaçant sur eux ses propres accents, « ne se prêtent pas avec la même facilité » à l'opération<sup>38</sup>. Dans son ouvrage sur Dostoïevski, Bakhtine donne un tableau des différents types et sous-types de bivocalité du langage dans la prose romanesque<sup>39</sup>. On en relève quatorze, présentés selon la complexité de leur interaction avec le langage de l'auteur. Dans les plus complexes, les mots d'autrui modèlent le langage de l'auteur, pénètrent son « contexte » si profondément qu'ils en deviennent indissociables, et finissent par se confondre plus ou moins avec lui.

La distinction établie par Bakhtine entre la « parole à deux voix à orientations diverses » (en gros, un traitement parodique, réaccentué, des mots d'autrui) et ce qu'il appelle le « type actif » de parole bivocale (dans la « polémique intérieure secrète », l'« autobiographie colorée de polémique », etc.) a une grande similitude avec l'opposition entre le « style linéaire » et le « style pittoresque », que Volochinov emprunte à Wölfflin. Simplement, Volochinov présente les styles linéaire et pittoresque comme deux types parmi d'autres de réaction à la parole

---

<sup>33</sup> B1, p. 115.

<sup>34</sup> B1, pp. 99-100.

<sup>35</sup> B1, p. 101.

<sup>36</sup> B1, p. 119.

<sup>37</sup> B1, p. 109.

<sup>38</sup> B1, p. 115.

<sup>39</sup> B2, p. 232. On note que le langage à une seule voix figure dans le tableau (types I et II), mais ce n'est pas lui qui intéresse d'abord Bakhtine.

d'autrui. La limitation de fait du champ de validité de la dichotomie (les exemples choisis sont tous tirés de la littérature) n'est pas théorisée<sup>40</sup>. Son inclusion dans une catégorie plus large la rend moins apte à entrer dans la construction de l'idée du contre-texte, qui s'y trouverait diluée. Revenons donc à Bakhtine.

Le langage directement signifiant, à une seule voix, est celui de la vie courante, dans laquelle les locuteurs sont de plain-pied avec leur langage. On le trouve aussi dans la littérature, mais ce « discours direct de l'auteur », qui fait l'économie du contre-texte, ne concerne pas la prose romanesque<sup>41</sup>. Dans le cadre de l'œuvre en prose non naïve, ce type de langage est celui des dialogues au style direct : il ne s'agit de discours pleinement signifiant que dans le contexte des héros. Leurs paroles sont « complètement privées des intentions de l'auteur : il ne s'exprime pas en eux (en tant qu'auteur), mais les montre comme une *chose verbale originale* ; pour lui, ils sont entièrement objectivés »<sup>42</sup>.

La prose romanesque est un contre-texte dans la mesure où elle renonce au langage directement signifiant ; si ce type de langage apparaît dans l'œuvre (par exemple dans les passages au style direct), il est lui-même l'objet d'une évaluation de la part de l'instance sémantique dernière. Tel est le cas dans le *skaz*, cette sorte de récit appelé paradoxalement en français « récit direct », dans lequel un narrateur, marqué par un fort particularisme culturel, est le seul locuteur manifeste. Dans ce genre de récit, l'essentiel est pour Bakhtine l'altérité de la parole, la facture contre-textuelle de l'œuvre, non les marques d'oralité qu'on y trouve, comme les « gestes phoniques » qu'Eikhenbaum dégage, par exemple, de la prose de Gogol<sup>43</sup>.

« Le discours de narrateurs de cette espèce est toujours le *discours d'autrui* (par rapport au discours direct de l'auteur, qu'il soit réel ou supposé), et il est dans *une langue étrangère* (par rapport à la variante du langage littéraire auquel se trouve oppose la langue du narrateur). »<sup>44</sup>

Le sens n'est pas immédiatement dans les mots, dans la littéralité du texte (cette position serait celle des « philologues »), ni dans le matériau linguistique (ce serait celle des formalistes), mais dans un contre-texte. L'œuvre est une sorte d'enthymème, comme chez Volochinov :

« L'auteur se réalise et réalise son point de vue non seulement dans le narrateur, dans ses paroles, dans son langage [...], mais aussi dans l'objet du récit, d'après un point de vue qui diffère de celui du narrateur. Par-delà le récit du narrateur, nous en lisons un second : celui de l'auteur, qui narre la même chose que le narrateur [...]. Chacun des moments du récit est perçu nettement sur deux plans. »<sup>45</sup>

À défaut de le voir, on sera tenté de prendre la pensée de l'homme du souterrain pour celle de Dostoïevski lui-même. Or :

« Le prosateur ne purifie pas ses paroles des intentions et des tonalités d'autrui, il ne tue pas en elles les embryons du plurilinguisme social [...] ; mais il dispose tous ces mots, toutes ces formes à différentes distances du noyau sémantique ultime de son œuvre, du centre de ses intentions personnelles. »<sup>46</sup>

En l'absence chez Bakhtine de référence claire à l'« auditeur » au sens de Volochinov, c'est-à-dire distinct du lecteur, et interne à la structure de l'œuvre, on suppose que c'est au lecteur qu'il revient de placer l'énoncé à la distance correcte du noyau sémantique de l'œuvre,

---

<sup>40</sup> V2, pp. 273-275. Cf : le commentaire de Todorov (1981), p. 108-109.

<sup>41</sup> B2, p. 218.

<sup>42</sup> B1, p. 119.

<sup>43</sup> Cf. Eichenbaum (1918), in Todorov (1965).

<sup>44</sup> B1, p. 134. Dans le même sens, cf. : B2, p. 223.

<sup>45</sup> B1, p. 134-135. Trad. modif.

<sup>46</sup> B1, p. 119 (traduction modifiée).



autrement dit des intentions de l'auteur<sup>47</sup>. Mais ici et là, ce « lecteur » est assez proche, malgré tout, de l'auditeur de Volochinov : Bakhtine dit par exemple que Tolstoï perçoit de manière aiguë les particularités sémantiques et expressives de « l'horizon du lecteur »<sup>48</sup>. Ce lecteur n'est donc pas un lecteur quelconque. L'émergence du contre-texte suppose que le lecteur soit un contemporain de l'œuvre (ou son « descendant ») :

« Le récit du narrateur ou de l'auteur présumé se construit sur le fond du langage littéraire normal, de la perspective littéraire habituelle. Chaque moment du récit est corrélé à ce langage et à cette perspective, et, au surplus, dialogiquement [...]. Cette corrélation, cette jonction dialogique entre deux langages, deux perspectives, permet à l'intention de l'auteur de se réaliser de telle sorte que nous la sentions distinctement dans chaque moment de l'œuvre. »<sup>49</sup>

Bakhtine ne précise pas à qui renvoie ce « nous ». En tout cas il n'en fait pas, comme Volochinov de l'« auditeur », un élément de la structure interne de l'œuvre. On comprend que le contre-texte (« le récit de l'auteur ») est en puissance dans l'œuvre manifeste, littérale (« le récit du narrateur »), et que grâce à la dialogisation de son langage, il existe en acte, sans que le processus ait un agent bien identifié. Quant aux conditions concrètes dans lesquelles le processus a lieu, elles sont largement indéterminées. La question se perd dans le vague, comme il arrive quelquefois chez Bakhtine. On peut simplement supposer, sur le fond d'éléments épars, que le contre-texte n'advient que dans la « sphère » sociale et culturelle dans laquelle l'œuvre a vu le jour, mais on perçoit aussi que la notion de sphère n'a pas tout à fait les mêmes limites en littérature que dans les genres de la parole quotidienne.

Imaginé dans le cadre des travaux de V.-B, le jeu du contre-texte n'est pas infini. Pour que le contre-texte apparaisse, il faut que l'auteur, instance sémantique ultime de l'énoncé, soit perceptible. Le contre-texte n'est pas la liste, toujours ouverte, des textes avec lesquels un texte entretient des relations de référence. Malgré les apparences, le contre-texte qu'on peut faire affleurer dans les travaux de V.-B. n'a donc pas grand-chose de commun avec l'intertextualité. En effet, dans l'intertextualité, telle que le concept en est élaboré par Kristeva, il n'est pas question d'intentions, ni de « sphères » : « Le texte est une productivité ». Le texte advient certes en référence à d'autres textes, comme le suggère la métaphore de la mosaïque, mais en l'absence de quelque auteur que ce soit. L'intertextualité connaît les mots d'autrui, mais ne dit rien des « réactions » qu'ils suscitent, ni de la distance à laquelle ils pourraient se disposer autour d'un noyau sémantique<sup>50</sup>.

---

<sup>47</sup> Dans les remarques conclusives à « Formes du temps et du chronotope » (*op. cit.*), on rencontre plusieurs fois l'expression « celui qui écoute-lit-comprend » L'opposition est nivelée.

<sup>48</sup> B1, p. 105.

<sup>49</sup> B1, p. 135 (traduction modifiée).

<sup>50</sup> Selon Kristeva (1969), « [l]a théorie du texte doit se construire comme « une réflexion analytico-linguistique sur le *signifiant-se-produisant* en texte » (p. 217).

## Bibliographie

### 1. Ouvrages de Volochinov et de Bakhtine

V1. Vološinov, Valentin, « Слово в жизни и слово в поэзии », in, *Literatunaâ učeba*, n° 26, Léningrad, 1926. Éd. fr. V. Volochinov, « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », traduit du russe par Georges Philippenko, avec la participation de Monique Canto, in : Todorov (1981), pp. 181-216.

V2. Vološinov, V., *Марксизм и философия языка*, Moscou, 1929. Éd. fr. V. Volochinov, *Marxisme et philosophie du langage*, nouvelle édition bilingue traduite du russe par Patrick Sériot et Inna Tytkowki-Ageeva, préface de Patrick Sériot, Limoges, Lambert-Lucas, 2009.

B1. Bahtin, Mihail, « Слово в романе », in Bahtin, Mihail, *Вопросы литературы и эстетики*, Moscou, 1975. Éd. fr. « Du discours romanesque », in : Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, préface de Michel Aucouturier, Paris, 1978, pp. 83-233.

B2. Bahtin, M., « Проблемы поэтики Достоевского », Moscou, 1963. Éd. fr. Mikhaïl M. Bakhtine, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Lausanne, traduit par Guy Verret, Éditions de l'Âge d'homme, 1970.

B3. Bahtin, M., « Проблема текста », in Bahtin, Mihail, *Эстетика словесного творчества*, Moscou, 1979. Éd. fr. « Le problème du texte », in : Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, traduit du russe par Alfreda Aucouturier, préface de T. Todorov, Paris, Gallimard, 1984, pp. 311-338.

### 2. Autres ouvrages

Depretto, Catherine, « Mikhaïl Bakhtine aujourd'hui », in : *L'héritage de Bakhtine*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1997, pp. 9-16.

Eikhenbaum, Boris, « Comment est fait *Le manteau* de Gogol » (1918), in : Todorov (1965), pp. 212-233.

Gasparov, Mihail, « М. М. Бахтин в русской культуре XX века », in *Вторичные моделирующие системы*, Tartu, 1979, p. 114 (article réédité dans *M. M. Бахтин. Pro et contra*, tome 2, Moscou, 2002).

Huser Khomiakov, Delphine, « “Discours”, “énonciation”, “sujet parlant” : la question de la légitimité des termes choisis dans la traduction de *Marxisme et philosophie du langage* de Vološinov/Baxtin par Marina Yagello », *Slavica occitania*, n° 17, Toulouse, 2003, pp. 157-186.

Kristeva, Julia, *Séméiotikè*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.

Kristeva, J., « Une poétique ruinée », introduction à M. Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, traduit du russe par Isabelle Kolitcheff, Paris, Éditions du Seuil, 1970. Cette traduction est parue la même année que celle, plus littérale, de Guy Verret. Voir B2.

Nowakowska, Aleksandra, « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine », in : *Dialogisme et polyphonie. Approche linguistique*, Jacques Bres et alii éditeurs, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 2005, p. 19-32.

Sériot, P., *Structure et totalité*, Paris, P.U.F., 1999.

Sériot, P., « Volochinov, la sociologie et les Lumières », in : *Slavica occitania*, n° 25, Toulouse, 2007, pp. 89-108.

Sériot, P., « Généraliser l'unique : genres, types et sphères chez Bakhtine », in : *LINX* (Paris X-Nanterre), n° 56, 2008, pp. 31-47.

Todorov, T., *Théorie de la littérature*, textes des Formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1965.

Todorov, T., *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981.

Zbinden, Karine, « Du dialogisme à l'intertextualité : une relecture de la réception de Bakhtine en France (1967-1980) », *Slavica occitania*, n° 17, Toulouse, 2003, pp. 207-224.